

Petit tour du monde Auboiron

Portrait par Chantal Pelletier

Petite, elle voulait dessiner tout le temps au lieu de dépérir à l'école. Elle était même prête à faire de la couture pour avoir droit à dix heures de dessin au lycée technique, où elle enfilera l'aiguille entre deux tableaux, douée au point qu'un des profs estomaqué la fera participer à deux expos successives au Salon d'Automne à Paris à 15 et 16 ans, Michelle Auboiron a toujours aimé le contretemps.

Entrée à l'école des arts appliqués avec un diplôme de haute couture, elle barbouillera tant et plus et suivra l'atelier du fameux Pichard auteur de bandes dessinées, convaincant dans l'art de montrer l'essentiel. Cadrer, le geste premier, elle s'en souviendra.



Quand elle rallie l'école Boule, en diagonale d'un cursus qui n'appartient qu'à elle, elles sont deux filles au milieu de 600 garçons. Celle qui se sait déjà femme d'extérieur se frotte à l'architecture d'intérieur. Douée pour faire du très beau avec du presque rien, la diplômée sera fort bien nourrie par le côté déco pendant quelques étés et même lorsque la bise sera venue... Mais l'évidence n'est décidément pas sa tasse de thé.

Présentation à Malraux de ses créations de sièges en polyester au SAD (Salon des Artistes Décorateurs) en 1968.

Dans les années 80, d'aménagements en portraits de famille, la fascinée par un dehors dont elle invente le dedans s'agite, sculpte (Georges et Catherine, sculptures hyperréalistes pour le Centre Pompidou) peint (des storyboards, des objets usuels et portraits en trois couleurs primaires, 50 interprétations des unes de Libération), détourne des objets (un buffet Henri II transformé en immeuble new yorkais, la serre londonienne du Crystal palace méticuleusement reproduite sur un tourne disque la voix de son maître...).



En 88, elle est en pétard et décide une fois pour toutes de travailler dehors et en dehors des circuits institutionnels créateurs d'embonpoint. Elle s'embarque dans un camion publicitaire qui la transporte dans Paris pour peindre, en couleurs primaires et en format géant, sur son très m'as-tu-vu véhicule sponsorisé, les monuments d'apparat dont le Grand Palais où la FIAC se pavane... Michelle avance. La méthode Auboiron est en train de naître : rendre compte du paysage urbain par un travail itinérant et obéir à certaines contraintes (une toile par jour) afin de transformer l'instant en performance.

En 89, une atmosphère encore plus personnelle se dessine dans une série représentant des chambres d'hôtel en noir et blanc sur papier peint : des lieux vides, sans personnage, exprimant un étrange rapport entre l'intérieur et l'extérieur. Nous y sommes presque.





Une poignée de mois plus tard, c'est parti pour le tour du monde, New York depuis ses hauteurs, Paris, son musée de Paléontologie, son Opéra, son quartier financier de la Défense, ses ponts, les ponts encore, de New York, de San Francisco, les motels américains, le Colorado, le Paris-Dakar, le sud marocain, la Corse et ses arbres, La Havane, Shanghai, Hong-Kong...



Elle parcourt le monde pour y construire ses toiles, son travail d'architecte à elle. Elle se met en danger, peint dans l'inconfort, au milieu du bruit, de la foule, de la circulation, dans la canicule, et dans un temps contraint : chaque jour, une toile.

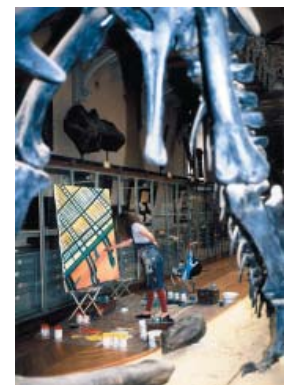
Chaque jour, recréer l'atelier itinérant. Transport des toiles, des peintures, des matériels, remise en place des châssis, agrafage de la toile... lourd protocole qui fait partie du processus de création.



Peintre des villes, elle efface tout personnage de ses œuvres. Toute la vie est derrière des façades folles avec leurs milliers de fenêtres anonymes. L'atmosphère aussi réaliste qu'irréelle de ses toiles semble demander des comptes aux constructeurs de ces mégalo-poles. Dans un monde qui condamne tout investissement physique dans le geste artistique, elle a l'audace de revendiquer le droit de manier des pinceaux et de représenter, témoignant ainsi de la transformation monstrueuse des vitrines de notre planète dingue, interrogeant nos mémoires et le peu d'humanité qui nous reste.



Dans le monde Auboiron, s'il arrive que le paysage ne soit pas urbain, c'est qu'il est construit par le temps, par l'érosion. Toujours la structure, l'ossature, le squelette parfois.



Avec des centaines de toiles, des dizaines d'expos, elle a construit sa route, son espace.

Le tour du monde Auboiron continue...